

DISCOURS
DE MONSIEUR HOUPHOUET-BOIGNY
CHEF DE L'ÉTAT DE COTE D'IVOIRE
A L'OCCASION DE LA PROCLAMATION
DE L'INDÉPENDANCE
7 août 1960

Messieurs les Présidents et Chefs d'Etat,

Monsieur le Ministre d'Etat, Président de la Délégation française,

Excellences,

Messieurs les Députés,

Mesdames et Messieurs,

Voici arrivée, pour Toi, ô mon pays, mon Pays bien-aimé, l'heure tant attendue où ton destin t'appartient entièrement.

Peuple de mon pays, laisse éclater ta joie, tu mérites cette joie.

Tu as souffert plus que tout autre, en patience, longtemps.

Mais ta souffrance n'a pas été vaine.

Tu as lutté, mais pas inutilement, puisque la victoire, tu la connais aujourd'hui.

Le besoin de dignité que tu portais en toi, le voilà enfin satisfait.

Tu es libre, et, avec fierté, tu entres dans la grande famille des Nations.

Mais cette joie immense ne nous fera pas oublier nos morts illustres. Nous pensons à eux avec reconnaissance et nous nous inclinons avec respect devant tous ceux qui sont morts en héros au cours de notre lutte émancipatrice. Nous les associons à notre allégresse.

Je veux dire à Monsieur le Ministre d'Etat Louis Jacquinot, qui préside avec tant de distinction la délégation française, combien je suis touché, combien la Côte d'Ivoire est touchée par les termes de son beau discours. Venant d'un homme comme lui dont tout le monde se plaît à reconnaître et à louer la probité intellectuelle et la noblesse de caractère, ces paroles ajoutent à notre confusion.

Monsieur le Ministre d'Etat, vous avez bien voulu rappeler mes quelques rares mérites, le modeste rôle, l'action qu'humblement j'ai menée au service à la fois de l'Afrique et de la France.

Je n'ai fait que mon devoir et si j'ai réussi à faire entendre la voix de mon cher pays, c'est à la France que je le dois.

Et c'est avec beaucoup d'émotion que je cherche dans cette salle un homme, un des vôtres, un des nôtres qui, dans ma jeunesse, m'avait enseigné par l'exemple que vivre c'était se donner, et c'est en m'efforçant chaque jour de faire de cet enseignement la loi de mon action, que j'ai pu rendre quelques services à mon beau pays attaché au vôtre à la fois par la raison et par le cœur.

Je voudrais vous rappeler, car il faut que l'Assemblée le sache, il faut que le pays le sache, qu'au moment où, devenus majeurs, nous allons quitter la maison familiale, où nous avons été souvent gâtés, parfois aussi réprimandés — qui aime châtie bien, affirme un dicton — pour aller fonder notre maison à nous, notre foyer à nous, je voudrais vous dire, Monsieur le Ministre d'Etat, qu'en quittant la famille française, nous n'avons pas le sentiment d'oublier tout ce que nous avons reçu d'elle. Nous voulons, au contraire, développer, enrichir le lourd patrimoine qu'elle nous a légué et ce, au bénéfice de notre peuple.

La France — je l'ai rappelé hier après-midi — après nous avoir colonisés, s'est acquittée avec noblesse de cette dette contractée envers l'humanité.

Aussi, mes chers frères, n'y a-t-il pas de honte à avoir été colonisés. Nous n'avons plus à nous attarder dans des plaintes inutiles. Nous devons aller de l'avant car, nous aussi, nous devons apporter au monde notre contribution décisive.

Oh ! certes, notre jeunesse ardente et fière, intelligente, poursuivra et obtiendra, dans tous les domaines, des progrès sensibles qui puissent faire envie. Mais ce que nous devons apporter de plus à ce monde déchiré, c'est notre amour sincère de la Paix et de la Justice.

Pour cette tâche, tous les Africains d'expression française, tous les Africains se doivent de s'unir, de se concerter afin de soustraire leur pays à de funestes compétitions.

Pour cette tâche, ils doivent s'unir, se concerter afin qu'ensemble ils puissent faire de cette Afrique, vieille et jeune à la fois, la terre de la réconciliation des peuples. C'est votre vocation.

Un de nos amis, le Président Maurice Yaméogo, résumait les sentiments que nous éprouvons tous à l'égard de ce Chef illustre, le Général de Gaulle, chargé de tant de gloire, quand il affirmait qu'en libérant les peuples africains d'expression française, le Général de Gaulle était entré dans l'immortalité.

Je voudrais, Monsieur le Ministre d'Etat, vous demander d'être auprès du Général de Gaulle l'interprète des sentiments affectueux que nous nourrissons à son endroit.

Vous lui direz combien nous sommes attachés à sa personne. Mais vous lui direz également qu'en quittant la grande famille française, nous savons — vous ne le dites pas, mais vous le pensez comme nous le pensons — ce n'est pas sans regrets de part et d'autre.

C'est la Côte d'Ivoire qui veut aujourd'hui s'en aller, non pas à l'aventure, mais bâtir sa maison à elle. Je voudrais dire au bon peuple de France, pour le rassurer, qu'instruite par votre exemple, ayant été à l'école de vos vertus, la jeune Afrique indépendante saura se construire un avenir qui soit digne du vôtre.

Il y a 15 jours exactement, au cours d'une manifestation honorant la ville d'Abidjan, le Maire de notre Capitale disait que le mot magique et bouleversant d'indépen-

dance était, en Côte d'Ivoire, depuis longtemps admis, assimilé. Aussi, vivons-nous ce jour sacré sans que le mot d'indépendance, qui répond à notre besoin de dignité, à notre besoin d'exister en tant que Nation souveraine, contienne un germe de haine à l'égard de qui que ce soit.

Ayant simplement, en ce jour, la sensation aiguë d'une prise de toutes nos responsabilités, nous voulons considérer notre indépendance comme une contribution à la cause de la paix entre les hommes, et les nations.

Nous savons ce qu'elle comporte pour nous de responsabilités, mais nous les assumerons avec enthousiasme, car nous le répétons, c'est à la cause de la paix que nous souhaitons la consacrer.

Nous redoublerons de travail, car nous avons à compter d'abord avec nos seules ressources et ce travail, c'est dans une discipline accrue, c'est dans une union totale que nous le réaliserons.

C'est tout simplement la devise de notre chère République que nous nous attacherons à avoir devant les yeux : *Union-Discipline-Travail*.

Nous devons arriver à une unité complète à l'intérieur de nos frontières, car c'est cette unité intérieure qui témoignera de notre force, nous permettra de jouer notre rôle dans le concert des nations.

Cette recherche de notre unité que je place comme but premier de notre action ne se traduira pas par l'isolement, par un repli sur nous-même.

La tentation peut être grande de se croire en possession de toutes les vertus.

Mais la petite expérience qu'il nous a été donné d'acquérir depuis 15 ans de vie politique ne nous a fourni aucun exemple de peuple isolé se suffisant à lui-même.

Les destinées de notre pays seront donc conduites, les fenêtres largement ouvertes sur le monde.

Il est naturel, nous le croyons, que nous portions un soin attentif et particulier à nos rapports avec les Etats africains frères.

Trop de problèmes nous sont, en effet, communs, pour que nous ne tentions pas de les résoudre en frères.

Mais pour que la « Table Ronde » que nous souhaitons entre Africains aboutisse à des résultats concrets et déterminants, nous le disons avec force, il conviendra que toute idée d'expansionisme soit bannie de notre entreprise.

Au contraire, la seule préoccupation que nous devons avoir dans l'esprit, c'est le progrès constant des populations africaines qui ont un long retard à rattraper, qui vivent dans des régions insuffisamment développées et équipées.

Ne visons pas des buts irréalisables, du moins dans un délai rapproché.

Certes, dans la vie des peuples, il faut sans cesse considérer l'avenir, même le plus lointain.

L'Afrique est le pays des rêves, dit-on. Mais en Afrique l'action talonne le rêve.

Nos populations demandent des satisfactions immédiates.

Or, de quoi avons-nous besoin dans l'immédiat, notre dignité satisfaite dans l'acquisition de notre indépendance ?

C'est d'élever le niveau de vie des populations qui veulent, à bon droit, se sentir les égales des populations les mieux pourvues et les plus évoluées.

Dans ce dessein, ne pourrions-nous envisager une union entre peuples africains suivant la formule du Conseil de l'Entente ou celle du Président Sylvanus Olympio ?

De quoi avons-nous besoin dans l'immédiat ?

N'est-ce pas de paix pour que l'indispensable union s'établisse entre nous ? N'est-ce pas de paix que nous avons besoin en Afrique pour permettre le développement de nos richesses qui sont grandes et dont certaines ne sont pas encore ou sont peu exploitées ?

Au surplus, en acceptant de ne pas nous armer, nous donnerons un exemple unique au monde qui comprendra l'inutilité de la course aux armements.

Pensez-vous, peuples africains indépendants, qu'il puisse y avoir pour nous de plus grand dessein à réaliser pour le bonheur de l'homme ?

Nous ne concevons pas, cependant, le destin de notre pays dans le seul cadre du continent noir. Qu'on nous pardonne d'entrevoir, en médecin, le destin de notre pays.

Toute demeure, pour la santé physique et morale de ses habitants, a besoin d'aération, de courants d'air.

En est-il autrement pour la santé des nations ?

Assurément non.

Aussi envisageons-nous non seulement des contacts mais aussi des échanges entre peuples de races, de civilisations différentes, car ces contacts et ces échanges nous ont toujours paru indispensables à la meilleure compréhension entre les peuples.

C'est donc dans cet esprit que nous traiterons avec toutes les nations qui désirent réellement et sans arrière-pensée coopérer avec nous sur un pied de totale égalité et nous aider sincèrement à améliorer la condition matérielle et morale de nos populations.

Personne ici ne me le pardonnerait si je ne rendais pas un vibrant hommage à nos collègues du Conseil de l'Entente dont l'estime, l'amitié, les encouragements m'ont été si précieux dans le dur combat que nous menons pour l'émancipation de nos peuples.

Je me dois, avant de nous séparer, de vous faire une confession : au soir de notre lutte commune pour l'émancipation de l'Afrique, le rang solide, compact que nous formions s'est quelque peu désagrégé. Car certains des nôtres, impatients, n'ont pas compris la patience calculée de ceux qui veulent s'armer davantage d'efficacité pour assurer le meilleur devenir de leur pays.

A un moment donné, je me suis senti presque seul, seul au soir du combat, si près du but.

C'est alors que trois admirables combattants m'ont dit : « Tu n'es pas seul, nous sommes à tes côtés et nous t'aiderons pour vaincre tous ensemble. »

Et c'est notre ami Maurice Yaméogo, le benjamin des leaders africains d'expression française qui a gravi rapidement les étapes qui conduisent à la maturité politique grâce

à son courage, à sa vivacité d'esprit et aussi et surtout grâce à sa fidélité aux principes sacrés. Maurice Yaméogo, qui nous rappelle l'irremplaçable Ouezzin Coulibaly, a contribué efficacement à la réussite de l'œuvre d'émancipation que nous fêtons aujourd'hui.

Le Général de Gaulle l'a écrit : « La Haute-Volta est le pays des hommes qui savent ce qu'ils veulent. » Maurice Yaméogo a tenu, comme nous, à assigner à sa politique une fin : l'homme, l'homme que Yaméogo, et nous tous, voulons heureux, fier, digne et frère de tous les autres hommes.

Notre ami Hubert Maga de ce vieux et cher Dahomey, qui a su concilier le régionalisme plus que séculaire, auquel le Dahoméen demeure jaloux, à la volonté d'unité que portent ses enfants intelligents. Maga qui a une mission délicate, difficile à remplir, n'a pas hésité à se joindre à nous dans la croisade pour la liberté des peuples.

Si Yaméogo nous rappelle Ouezzin Coulibaly par son courage, sa lucidité, la vivacité de son esprit, Hamani Diori, notre Président du Conseil de l'Entente, est l'image même de celui que nous avons tous pleuré.

Comme ce sage — j'ai nommé Mamadou Konate — Hamani Diori, c'est la probité même, c'est la modestie faite homme. Mais ce qu'il a de plus précieux et sur quoi je vais conclure, c'est qu'il a le culte à la fois de la confiance et de l'espoir.

Comment peut-il en être autrement chez ce leader qui a la conviction que, dans son immense désert, l'homme, rôti par le soleil de feu, aveuglé par le sable rouge, n'a jamais désespéré parce qu'il sait que quelque part dans cette immensité de sable il y a un homme, un frère, qui lui portera secours.

Je sais la vocation du Niger qu'a si magnifiquement défini notre ami Boubou Hama : espoir, confiance, mais aussi solidarité.

C'est cette solidarité qui est à la base de notre action et quand je voulais donner comme exemple de solidarité, le Conseil de l'Entente, je le faisais sans pour autant dénier à d'autres Africains la vertu de rechercher une formule meilleure. Mais nous croyons à la vertu de la nôtre.

Nous pensons que l'union indispensable de l'Afrique doit se réaliser dans le respect de la personnalité de chaque Etat.

Dans une même famille, bien que chacun concoure à la prospérité générale, chaque membre s'efforce de garder sa personnalité, et, si, demain, se réalise, comme nous le souhaitons tous, l'union des continents, cette union ne sera pas pour autant la perte de la personnalité de chacun d'eux.

Nous souhaitons l'union sincère, la plus étroite entre tous les Africains. Nous la souhaitons pour des raisons de cœur, nous la souhaitons aussi parce qu'il y va de l'intérêt bien compris de nous tous. Mais qu'on ne se trompe pas sur les intentions de mes amis et de moi-même.

Dans cette association que nous souhaitons la plus large possible, je le répète, il n'y aura pas de place pour des compétitions inutiles, pour des ambitions qui sacrifieraient à l'amour-propre, à l'orgueil, l'intérêt réel des masses laborieuses de nos pays.

Ce que nous voulons rechercher tous ensemble, et que nous devons obtenir tous ensemble, c'est la paix entre nous, la paix entre nous, Africains, pendant que ceux qui se disent grands, parce qu'ils ont la faculté de détruire, s'ils le veulent, le genre humain, cherchent, sans y croire, à désarmer.

Il importe, ô Africains, de donner l'exemple.

Armons-nous contre la misère, contre les incompréhensions, mais de grâce, ne portons aucune arme contre notre prochain, parce que c'est notre frère.

Chers enfants de chez nous, je vous invite à répondre à l'appel de la fraternité.

Ne nous attardons plus à de vaines lamentations, tous les peuples sont passés par là où nous sommes passés.

Allons courageux vers notre idéal commun de bonheur, n'hésitons pas en cours de route à piétiner, à écraser, à détruire tout germe de division et de haine qui naîtrait, alors que nous pourrions, nous Africains, avec le concours d'autres frères africains, et avec le concours de tous les hommes de bonne volonté de ce vaste monde, assurer le règne de la Justice.

Parce qu'au fond, c'est bien de cela qu'il s'agit : la Justice, qui seule peut soutenir la paix, non pas la « Paix des braves », mais la « Paix des justes ».

C'est parce que nous avons la conviction sincère qu'en réalisant la paix des justes, nous assurerons le triomphe final de la fraternité humaine, que je voudrais, ce soir, en nous séparant, après avoir exprimé tous les sentiments qui nous animent à l'égard de la grande nation qui doit être fière de nous comme nous sommes fiers d'elle : la France, après avoir remercié du plus profond de mon cœur, tous les honorables représentants étrangers, dire à nos frères africains, de quelque expression qu'ils soient, que le moment est venu de nous concerter pour assurer le meilleur devenir de nos pays.

Permettez-moi, en terminant, de vous demander, à tous, de partager ma foi inébranlable dans un monde meilleur, un monde de Paix, un monde de Liberté, un monde de Fraternité.